

A SOPHRONIUS, INTENDANT DU PALAIS

77 – 331. *Il lui recommande instamment sa patrie, dont il décrit l'état déplorable d'une manière fort pathétique.*

La grandeur des maux qui affligent ma patrie m'eût obligé de me rendre au camp, pour vous exposer, à vous et à tous ceux qui ont une grande influence dans les affaires publiques, l'affliction et le deuil où est plongée notre ville. Mais puisque je suis retenu par ma mauvaise santé et par le soin des Eglises, je m'empresse de vous écrire pour déplorer devant vous nos infortunes. Un navire agile de la tempête en pleine mer et englouti par les flots, ne disparaît pas plus subitement; une ville ébranlée par des tremblements de terre, ou inondée par le débordement des eaux, n'est pas renversée en moins de temps, que ne l'a été la nôtre par une nouvelle administration qui a causé sa destruction totale. Elle est ruinée de fond en comble, et il n'en reste plus que l'ombre et le nom. La forme de l'ancien gouvernement est abolie : les sénateurs effrayés par les excès des nouveaux chefs qui gouvernent, ont abandonné leurs maisons et la ville; personne ne s'occupe des affaires les plus importantes. Cette grande cité, remplie autrefois de tant d'hommes habiles et de tout ce qui rend les villes florissantes, n'offre plus qu'un spectacle déplorable. La seule ressource qui nous reste dans nos malheurs, c'est de gémir devant vous sur nos maux, et de vous conjurer de tendre, s'il est possible, une main secourable à notre patrie qui se prosterne à vos genoux. Je ne puis vous suggérer les moyens que vous devez prendre pour rétablir nos affaires : votre prudence vous les suggérera elle-même; et quand vous les aurez trouvés, vous pourrez vous servir de toute l'autorité que Dieu vous a donnée.